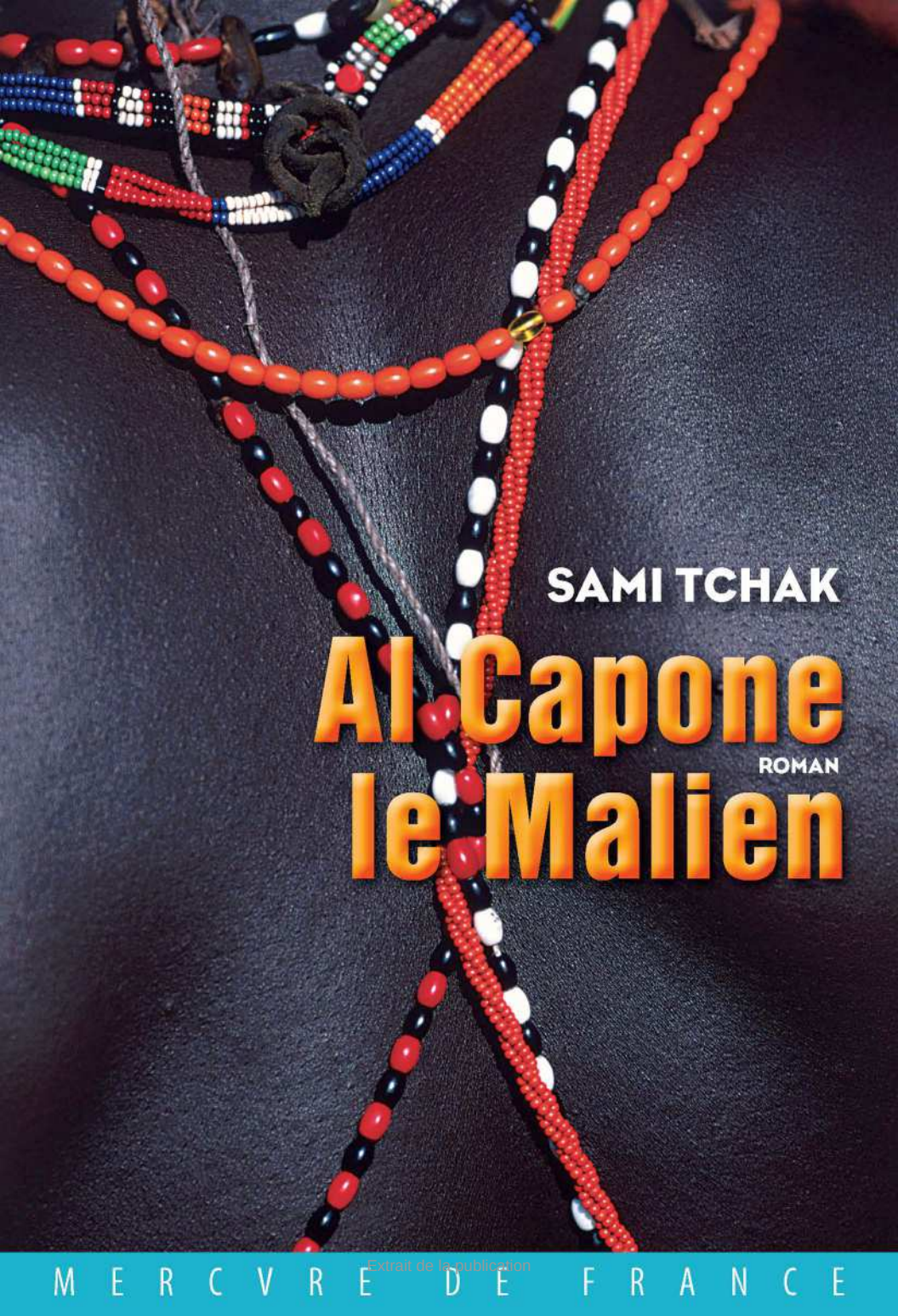


SAMI TCHAK

Al Capone le Malien

ROMAN

Extrait de la publication

MERCVRE DE FRANCE

DU MÊME AUTEUR

Romans

Au Mercure de France

LE PARADIS DES CHIOTS, 2006

FILLES DE MEXICO, 2008

Aux Éditions Gallimard, collection Continents Noirs

PLACE DES FÊTES, 2001

HERMINA, 2003

LA FÊTE DES MASQUES, 2004

Aux Nouvelles Éditions Africaines de Lomé

FEMME INFIDÈLE, 1988

Essais

Aux Éditions l'Harmattan

FORMATION D'UNE ÉLITE PAYSANNE AU BURKINA FASO, 1995

LA SEXUALITÉ FÉMININE EN AFRIQUE, 1999

LA PROSTITUTION À CUBA, COMMUNISME, RUSE ET DÉBROUILLES, 1999

L'AFRIQUE À L'ÉPREUVE DU SIDA, 2000

Extrait de la publication

AL CAPONE LE MALIEN

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Sami Tchak

AL CAPONE LE MALIEN

ROMAN

MERCVRE DE FRANCE

J'ai écrit une partie de ce roman au cours de mon séjour de deux mois, mars et avril 2009, à la Maison des Écritures de Lombez Midi-Pyrénées, grâce à une bourse du Centre national du livre de Paris que je tiens à remercier.

© *Mercure de France, 2011.*

Extrait de la publication

À Jean-Luc Marty, qui m'a offert l'occasion de faire des reportages à Niagassola et à Venise pour le magazine Géo.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Au cœur du Manding

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Namane Kouyaté

Il tenait levée une petite pancarte sur laquelle se détachaient en lettres capitales les nom et prénom de la personne importante qui méritait d'être accueillie directement au pied de l'avion. Cette personne, c'était moi, et lui qui m'accueillait, Namane Kouyaté. Ses chaussures, ses chaussettes, son pantalon, sa veste, sa chemise et sa cravate étaient d'un blanc immaculé. Ses cheveux aussi, tout blancs. Chaque fois que je l'avais eu au téléphone depuis Paris, je me l'étais toujours représenté grand et robuste, mais je découvrais ce 23 novembre un homme fragile à la respiration sifflante sur qui le temps signait une victoire facile. De taille modeste, il était aussi mince, je dirais même un peu maigre.

« Sois le bienvenu dans mon pays, René. » Nous nous sommes embrassés. « Merci pour cet accueil. » De ses vêtements se dégageait un agréable parfum. Maintenant, je marchais derrière lui en tirant ma petite valise de cabine, mon seul bagage. « Nous allons passer par le salon VIP, il faut que nous sortions rapidement de l'aéroport pour éviter

Extrait de la publication

les embouteillages de Conakry. » Oui, de son statut d'ancien diplomate, il avait conservé quelques prérogatives dont je profitais alors. Une fois que nous nous sommes retrouvés dans le salon VIP, il a pris mon passeport et s'est occupé lui-même, en moins de dix minutes, de toutes les formalités de débarquement. Les policiers le connaissaient bien qui l'appelaient « Koro Kouyaté », « Chef Kouyaté », « Patron Kouyaté ». Il savourait tout cela avec une indifférence feinte. Je ne l'ai pas vu sourire une seule fois. Il avait gardé un air sévère, l'attitude d'un homme que la conscience de sa propre importance ne devait pas quitter une seule seconde ! Je me laissai, à son ombre, aller à me croire important moi aussi, au point de poser sur les passagers et le personnel debout ou assis dans ce salon un regard hautain. Mais ma propre vérité ne se fit pas oublier pendant longtemps. Ma présence en ce lieu appartenait à ces mensonges qui consolent parfois beaucoup de vies sans relief. Comme la mienne.

Je m'appelle René Cherin. Ce 23 novembre, je suis arrivé à Conakry d'où je me rendrai à Niagassola pour un reportage, la toute première chance que m'offrait un grand magazine. Je bénéficierai cependant de l'expérience du photographe Félix Bernard qui avait choisi, lui, de passer, le même jour, par Bamako. Nous aurions voyagé ensemble si Namane Kouyaté ne m'avait pas convaincu que, pour la bonne qualité de mon travail, Conakry serait une étape incontournable. D'une part, parce que le balafon sacré, objet principal de notre reportage, c'était lui Namane, vivant dans cette ville, qui avait réussi à le faire classer par

l'Unesco comme un patrimoine mondial immatériel de l'humanité (immatériel, par opposition aux traces plus tangibles et plus durables que sont les châteaux, les musées, etc.). D'autre part, ce balafon, appelé Sosso-bala, fabriqué, ou offert par un génie au roi de Sosso, Soumaoro Kanté, en 1205, était confié à la garde exclusive des Kouyaté dans le village de Niagassola, situé près de la frontière nord de la Guinée avec le Mali, donc beaucoup plus proche de Bamako que de Conakry.

« Tu t'es si bien décrit dans tes courriers électroniques que je t'ai reconnu tout de suite. » Je lui ai dit merci. « Tu es jeune, René. » J'ai souri. Je le suivais docilement. Dehors nous attendait son petit frère, Dramane Kouyaté, avec qui j'avais eu aussi plusieurs échanges de mails, un magistrat. Lui, je n'avais pas eu à me l'imaginer, il existait sur Internet par des photos et des vidéos qui témoignaient de sa célébrité locale, de son poids dans la gestion des affaires juridiques et politiques de son pays, parce qu'il se retrouvait souvent à la tête des commissions nationales mandatées par le président de la République en personne pour des enquêtes à la suite de graves entorses aux droits de l'homme. Aussi avait-il déjà publié, chez un petit éditeur de Conakry, un essai sur les traditions du Manding. Il m'était donc plus familier que son grand frère. Je me sentis si petit devant lui qui se hissait sur un mètre quatre-vingt-seize. C'était un vrai colosse, toute l'apparence d'un homme fort, bien posé. Il ne se montra pas disert. Au contraire, après s'être brièvement présenté, il dit à Namane qu'il était obligé de nous « abandonner » pour aller casser le jeûne chez lui dans la

Extrait de la publication

banlieue nord de la capitale (on était à quatre jours de la fin du mois de ramadan. Namane, de santé fragile, ne jeûnait pas). « René, avec mon grand frère, tu as le meilleur de nous deux. Je te souhaite une bonne nuit. » Il était habillé d'un beau boubou blanc et chaussait des babouches de la même couleur. Je l'ai regardé s'en aller, après avoir agité la main, à bord de son 4 × 4 Pajero bordeaux. Quel honneur que lui aussi ait jugé nécessaire de venir m'accueillir, même s'il m'avait semblé plutôt froid comme si en me voyant il avait regretté de s'être déplacé pour « ça ». J'avoue m'être senti un peu humilié par son attitude, après l'illusion qu'avait fait naître en moi l'accueil de son grand frère venu me chercher au pied de l'avion et m'ayant fait passer par le salon VIP.

« Eh, toi, idiot, qu'est-ce que tu attends pour ranger la valise de René dans ma voiture ? » Le jeune homme en jean et chemisette blanche, Souleymane Bagayoko, dit Souba, jeûnant lui aussi, Souba le chauffeur de Namane, comme tiré brutalement d'une rêverie par la voix de son maître rabroueur, s'est empressé de ranger ma valisette dans le coffre de la vieille Peugeot 305 grise. Conscient que ce véhicule déteignait sur son rang social, mon hôte crut nécessaire de m'informer qu'il possédait aussi un confortable 4 × 4 Mitsubishi qu'il avait confié à son mécanicien pour une révision générale. Puis il enchaîna : « Il y a un deuil dans ma famille. Bakary Kouyaté est mort. Son père et le mien, tous deux disparus depuis longtemps, étaient des frères de même père. Donc je dois aller à Niagassola à la fois pour la fête du ramadan, pour votre reportage et

Extrait de la publication

pour les funérailles. Je serai accompagné de cinq personnes : mon petit frère Dramane, qui vient de partir, une nièce et son bébé, une belle-sœur sourde et mon chauffeur Souba, cet idiot à qui il faut toujours rappeler même les évidences, au point de me faire passer pour un patron méchant. Avec toi et moi, nous serons sept, si on compte le bébé comme un passager. Et pour éviter tout problème lors de ce voyage, ma Mitsubishi doit être en bonne santé. C'est pourquoi je l'ai confiée à mon mécanicien Seydou Touré au centre-ville. » Devant ce flot d'informations dont je n'ai retenu que l'essentiel pour moi, j'ai hoché la tête, comme pour dire : « Parfait, j'ai compris. »

« Démarre maintenant, petit idiot ! Je tiens à ce qu'on évite les embouteillages. Démarre ! Qu'est-ce que tu attends, hein, petit idiot ? » Apparemment, ce jeune chauffeur avait en effet besoin que toutes les évidences lui soient assenées avec la violence des ordres. Il sursauta comme s'il avait déjà oublié qu'il tenait le volant depuis un moment. « Pardon, patron », dit-il, puis il fit une fausse manipulation. Alors, la voiture bondit tel un cheval fougueux. « Encore un truc comme ça et tu retournes à ton chômage, idiot. » Une gifle. Une deuxième. « Je demande pardon, patron. » Deux autres gifles pour la route. « Merci, patron. »

La nuit s'épaississait sur Conakry. Du monde dans les rues. Des fruits, des légumes, mille autres articles en vente à même le sol, sur des étals, dans des paniers… Commerces multicolores qui obstruaient la voie que nous venions d'emprunter. Nous nous enfoncions au cœur d'un quartier

populaire peu ou pas du tout éclairé. « Tu n'es pas trop fatigué, René ? » Il était assis à l'avant. Seul derrière, je m'étais entre-temps perdu dans mes rêveries. « Non, pas trop fatigué. » Pourtant, je l'étais.

Namane Kouyaté, plus de soixante ans, a d'abord été professeur d'histoire à Conakry avant d'entamer une carrière de diplomate qui l'a conduit en Algérie et en Allemagne. « Ma première femme est morte il y a longtemps. Avec elle, j'ai eu trois enfants, deux garçons et une fille, aujourd'hui tous adultes, mariés et vivant à l'étranger. Actuellement, j'ai une autre femme avec trois enfants. C'est cette femme, ma Fatou, qui va t'accueillir, René. Chez moi, grâce à elle, tu seras comme chez toi. »

Dix minutes après m'avoir conté un morceau de sa vie d'homme, sa voiture s'est arrêtée devant une résidence éclairée à la fois par la lune et par des néons. Une jeune femme, son épouse, a ouvert le portail. Nous sommes descendus de la vieille Peugeot. Mme Kouyaté, née Fatou Diakité, m'a embrassé. « Monsieur René, soyez le bienvenu. » Elle arborait un très seyant boubou violet, avec une énorme coiffe assortie (le lendemain matin, je remarquai que ses pieds et ses mains avaient été embellis par du henné, le khôl donnant un éclat particulier au blanc de ses yeux globuleux : beauté d'un teint noir homogène, avec une peau lisse au regard). Ses enfants, une fillette de treize ans, Mariétou, le cadet de onze ans, Abdoulaye, et le benjamin de huit ans, visiblement maladif, Sékou, m'ont souhaité la bienvenue avant de s'accrocher à leur père. Moi j'avais mal aux pieds.

Extrait de la publication

« René, ma femme va te montrer ta chambre. Tu pourras alors ranger tes affaires, peut-être te laver aussi, avant que nous ne dînions, toi et moi. Fatou a déjà cassé son jeûne et sans doute mangé avec les enfants. » Elle a pris ma valisette des mains du chauffeur et m'a dit de la suivre. La résidence de Namane, même si dans le contexte local elle témoignait d'un certain confort, ne reflétait pas du tout le rang social de cet homme. C'était un rez-de-chaussée si nu qu'il ressemblait à une œuvre abandonnée en chemin. Le salon, assez vaste, était modestement meublé d'un canapé et de quatre fauteuils, d'une table ronde et de quatre chaises. J'ai regardé tout cela rapidement avant de suivre madame dans la chambre qui m'était proposée. Un grand lit bien fait. Draps blancs. De l'encens dans un petit pot. Un bâtonnet de santal fumant depuis un pan du mur qui le tenait solidement par un petit trou. « Vous voyez la porte près du placard ? Il y a une douche et des toilettes là. En fait c'est la chambre de Namane, il vous la laisse pour la nuit. Ainsi, vous serez aussi à l'aise ici que si vous vous étiez retrouvé dans un bon hôtel. » Je lui ai dit de me tutoyer. Elle a ri : « D'accord, monsieur René. Tu vas bien dormir dans cette chambre. » D'une beauté saisissante, elle est mince et grande, si jeune qu'on aurait pu être jaloux du vieux Namane auprès de qui elle allongeait son corps gracieux. En apparence, aucun signe sur elle de ses trois maternités. « Je te laisse te préparer, monsieur René. » Elle me regardait et me souriait toujours. Un sourire dont mon visage ressentit toute la douceur. Je l'ai accompagnée des yeux jusqu'à ce qu'elle referme la porte. Ses pas décrûrent pour

Extrait de la publication

se diluer finalement dans les rumeurs de vie émanant du salon où les enfants profitaient de leur père.

Vingt minutes plus tard, on a tapé à ma porte. J'ai dit : « Entrez ! » C'était Namane. « Tu vas bien, René ? Tout te convient ici ? Comme je te l'ai dit au téléphone, tu aurais payé au moins cent euros pour un bon hôtel. Ici, tu es tranquille. » Il m'a ouvert les bras. Nous nous sommes serrés fort l'un contre l'autre. « Tu es jeune, René, peut-être plus jeune que mon fils aîné. René, bientôt nous allons manger. Je te laisse te préparer. Si tu as besoin de quelque chose, tu appelles Fatou, elle est entièrement à ton service. Moi je t'attends dans le jardin. Prends ton temps, rien ne presse. Sois à l'aise. »

Je l'ai remercié et il s'est retiré de ma chambre, à pas lents.

Je me suis lavé. Ensuite je l'ai rejoint dans le jardin gazonneux de sa résidence, sous un jeune manguier d'où quelques ampoules dissimulées dans les branches feuillues diffusaient sur une partie de cet espace vert une lumière douce qui attirait beaucoup d'insectes. L'air était chargé de l'odeur du repas. Du riz blanc, des carpes et du plantain frits, de la laitue et de la tomate, beaucoup de fruits, du lait caillé, du jus d'orange. « C'est peut-être un peu trop gras pour toi. Mais regarde-moi ! Je suis mince. » En effet, il était, je le répète, plutôt maigre, peut-être aussi parce que le temps s'était repu d'une bonne dose de sa masse musculaire, comme en témoignait surtout la peau fripée de son cou.

Madame revenait de temps en temps pour nous servir

du jus ou nous demander si nous avions besoin d'elle. Il y avait dans ses attitudes quelque chose à la fois d'assez doux et de servile. Lorsqu'elle retournait sur ses pas, Namane arrêtait de manger pour l'admirer comme si elle avait constitué un miracle. Nous avons pris du thé dans de minuscules verres en or, servi par madame. Le premier thé vert, le deuxième thé, le troisième thé. Le liquide qui sortait du bec assez mince de la petite bouilloire, elle aussi en or, produisait un bruit persistant qui me fit penser à quelque chose de pourtant assez éloigné : le lait jaillissant du pis d'une vache. Mon enfance rurale ! « René, je suis content que tu sois venu. Des journalistes de renommée mondiale comme toi, ça donne du poids à nos combats pour la sauvegarde de nos valeurs culturelles. » Journaliste de renom, moi ? Ah, l'illusion, oui, l'illusion !

Je bâillai. Mais alors que je songeais déjà à aller me reposer, Namane m'a interpellé aussi fort que si je m'étais trouvé à des kilomètres de lui. J'ai sursauté, surpris par ce timbre de voix un peu bizarre. « Si je t'ai dit de passer par ici alors que de Bamako tu aurais rejoint plus facilement Niagassola avec ton collègue photographe, c'est pour que tu puisses, dès cette nuit, commencer ton reportage, René. » J'aurais dû m'en réjouir, mais j'étais fatigué. Du dehors nous parvenait un cocktail de bruits. Mon esprit percevait l'odeur particulière de la poussière de ce pays, peut-être l'odeur de toute l'Afrique noire ? « René, pour un bon article sur le Sosso-bala, il faut que tu me connaisses d'abord moi, Namane Kouyaté. Car le Sosso-bala, c'est moi. » Plusieurs fois il m'avait répété ces mots au téléphone.

« Je vais te dire une chose. Il y a longtemps, bien avant que Sékou Touré n'arrache l'indépendance de la Guinée en 1958 à de Gaulle, le jour où le directeur de l'école française de Niagassola, mon village natal, avait souhaité prendre en charge mon instruction, mon père Yacouba Kouyaté avait dit catégoriquement non. Il expliqua ensuite qu'il ne souhaitait pas que je sorte de ma propre vérité pour aller me perdre dans les mensonges des autres. "Il est mon fils aîné, il sera mon successeur." Mon père était alors le gardien du balafon sacré. L'instituteur le rassura : "Je veillerai personnellement à ce que votre fils suive un autre chemin sans jamais sortir du sien propre." Papa fut convaincu par ces paroles sincères. Le directeur tint en effet sa promesse et exigea que je vienne à l'école avec mon petit balafon qu'il rangea dans un coin de son propre bureau. Chaque matin, au moment où les écoliers chantaient l'hymne national du colonisateur, il me disait d'accompagner leurs voix par les sons de mon instrument traditionnel. »

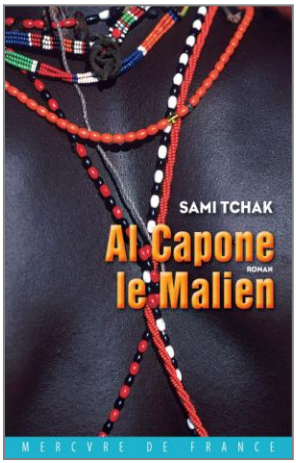
Il a bu un peu d'eau. Sa respiration était devenue encore plus sifflante, comme sous le coup d'une grande émotion. « René, contrairement à ce que craignait mon père, l'école m'a aidé à bien m'ancrer dans ma propre vérité. Dans ma villa ici, j'ai quatre balafons. Au moins une fois par semaine, je m'enferme dans une pièce et j'en joue. Je chante la beauté de la vie qui s'en va, la douceur de la mort qui arrive et je pleure de bonheur. C'est l'enfant du balafon qui a lutté pour que le monde entier reconnaisse la valeur du Sossobala. »

Et dans ses yeux, cette imperturbable tristesse.

Extrait de la publication

Photocomposition CMB Graphic
44800 Saint-Herblain

ISBN : 978-



Al Capone le Malien
Sami Tchak

Cette édition électronique du livre
Al Capone le Malien de Sami Tchak
a été réalisée le 17 janvier 2012
par les Éditions du Mercure de France.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782715231788 - Numéro d'édition : 180672).
Code Sodis : N48085 - ISBN : 9782715231801
Numéro d'édition : 231981.

Extrait de la publication